

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Dominique DESLANDRES, John A. DICKINSON et Ollivier HUBERT (dirs), *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion – 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 674 p.

par Gilles Routhier

Recherches sociographiques, vol. 49, n° 1, 2008, p. 179-181.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018208ar>

DOI: 10.7202/018208ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

On se plaît à souhaiter une plus large diffusion des recherches sur la question car, à n'en pas douter, une meilleure compréhension de l'histoire des manuels scolaires, de leurs contenus, des liens que ceux-ci entretiennent avec leur époque, des rapports entre les différents acteurs concernés par cette production et cette diffusion, ne pourrait que contribuer à améliorer notre compréhension générale du Québec passé et présent.

Stéphane MARTINEAU

*Centre de recherche interuniversitaire
sur la formation et la profession enseignante,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Dominique DESLANDRES, John A. DICKINSON et Ollivier HUBERT (dirs), *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion – 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 674 p.

Pour célébrer le 350^e anniversaire de leur arrivée à Montréal en 1657, les Sulpiciens ont demandé à une équipe d'historiens de « produire une étude scientifique » qui restitue, sur la longue durée, l'action à Montréal de ces hommes de pouvoir et de discrétion, à la fois seigneurs, pasteurs, missionnaires, éducateurs et mécènes. Loin d'une histoire apologétique ou hagiographique, cet ouvrage, fruit d'une exploration minutieuse des sources, examine les relations entretenues dans la durée entre ce groupe religieux et une ville, Montréal... et au-delà.

Cette synthèse historique ne se construit pas d'abord suivant un cadre chronologique, hormis le chapitre 2 (John A. Dickinson) qui ouvre l'ensemble par une vue panoramique sur la présence sulpicienne à Montréal des origines à nos jours. Sans que la table des matières répartisse de cette manière les vingt et un chapitres de l'ouvrage selon cette systématique, le livre se construit autour de cinq pôles qui représentent autant de domaines de l'activité des Sulpiciens ou autant de dimensions de l'activité de ce groupe religieux et à travers lesquelles se construit leur rapport à la ville de Montréal. Ces divers domaines se dégagent facilement du chapitre 5 consacré aux bases d'une prosopographie sulpicienne (Ollivier Hubert) qui répartit les effectifs, non seulement suivant l'origine, mais aussi l'emploi et le lieu d'exercice de leur ministère. Ces divers domaines d'activité auxquels sont consacrés les effectifs de la Société évoluent du reste au cours de l'histoire. Si l'activité missionnaire est privilégiée au XVII^e siècle, ce sont les activités paroissiales qui accapareront l'essentiel des troupes aux XVIII^e et XIX^e siècles, alors que la fonction éducative mobilisera le gros des énergies pendant un siècle, globalement de 1850 à 1960. L'examen de ces diverses dimensions de l'activité sulpicienne est transversal et ne se cantonne cependant pas à une partie de l'ouvrage ou à des chapitres particuliers. Ainsi, on trouve des éléments qui relèvent de leur action missionnaire dans les chapitres consacrés à leur action culturelle (en particulier le chant – Paul-André Dubois) ou des éléments qui relèvent de leur action pastorale dans celui qui relève davantage de la fonction seigneuriale (Jean-Claude Robert) lorsque l'on réfléchit à leur rôle dans l'aménagement du territoire montréalais.

Malgré ce caractère transversal des thématiques, on peut dire que, après les cinq premiers chapitres qui interrogent l'identité de ce groupe religieux, qui fournissent une vue d'ensemble et qui examinent le rapport de leur action et examinent le rapport de ce groupe à sa mémoire, les chapitres suivants approfondissent surtout une dimension de leur activité. Ainsi, le chapitre « Les Sulpiciens et l'espace montréalais » de Jean-Claude Robert et celui de John A. Dickinson « Seigneurs et propriétaires : une logique ecclésiastique de l'économie », sont davantage consacrés à leur fonction administrative et économique ou à leur rôle de seigneurs. Viennent ensuite cinq chapitres davantage consacrés à leur fonction de pasteurs : pastorale et prédication (Louis Rousseau), la charité en ville (Jean-Marie Fecteau et Éric Vaillancourt), les confréries de dévotion (Brigitte Caulier), le pastorat auprès des Irlandais (Sherry Olson) et la direction spirituelle – mais pas seulement – exercée par les Sulpiciens auprès des membres des autres communautés religieuses de Montréal (Dominique Deslandres). Les trois chapitres suivants sont davantage consacrés à la fonction éducatrice de Saint-Sulpice, mais cette fonction demeure toujours en tension avec la fonction pastorale et missionnaire comme l'avait déjà indiqué D. Deslandres, au chapitre 1, parlant de « l'œuvre bifocale de Saint-Sulpice, tendue, d'une part, vers les missions et d'autre part, vers la formation des prêtres » (p. 25). C'est d'ailleurs ce que reprend John A. Dickinson au chapitre 13, « Évangéliser et former des prêtres : les missions sulpiciennes », alors que Christine Hudon examinera davantage la question de la formation des prêtres dans « Au cœur de la vocation sulpicienne : le grand séminaire ». Entre les deux, Ollivier Hubert signe un chapitre sur les « Petites écoles et collèges sulpiciens », la province canadienne de Saint-Sulpice ayant surdimensionné sa fonction éducative par rapport aux autres provinces sulpiciennes et ce, dans la seconde partie du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e. Après un bref intermède sur les lieux de villégiature (Ollivier Hubert) qui sont souvent l'extension d'œuvres éducatives, les cinq derniers chapitres traitent des stratégies culturelles sulpiciennes : le livre (Ollivier Hubert), la musique (Élisabeth Gallat-Morin), le chant (Paul-André Dubois), les beaux-arts (Jacques Des Rochers) et l'architecture (Jacques Lachapelle). Il s'agit là, à mon point de vue, de la partie la plus inattendue de cette *histoire* des Sulpiciens de Montréal, partie qui renouvelle la manière habituelle de regarder un groupe religieux comme les Sulpiciens.

Cet ouvrage rend bien compte de l'activité multiforme des Sulpiciens de Montréal qui déborde largement les cadres montréalais pour s'étendre dans l'Ouest canadien (St-Boniface et Edmonton), en Europe (Rome et Paris), en Asie (le Japon) et en Amérique latine (en particulier en Colombie, mais aussi au Brésil). Même si les portes d'entrée dans cette activité diversifiée sont nombreuses, l'unité et la cohérence de l'ouvrage sont sauvegardées. À travers cette activité multiforme en effet, c'est toujours le même projet qui est sous-jacent : construire dans le nouveau monde une société catholique. Que ce soit par la prédication, la confession, la direction spirituelle, l'animation de confréries, l'éducation des jeunes, la formation des prêtres, la visée est toujours la même. Bien plus, les initiatives caritatives et culturelles, au même titre que les initiatives éducatives ou administratives, visent toujours la construction de cette société chrétienne. Du reste, la perspective d'ensemble de l'ouvrage, l'étude du rapport entre un groupe religieux et une ville, permet de ramener à l'unité les propos d'une équipe d'historiens de grande renommée.

Cet ouvrage riche quant à son contenu, qui doit abondamment aux travaux antérieurs et à de nouvelles explorations dans les sources, n'est pas moins somptueux quant à la forme. Les nombreux graphiques permettent de visualiser rapidement un certain nombre de données alors que la liste des sulpiciens de la Province du Canada depuis les origines (14 pages) permet de se faire une idée de ce groupe d'hommes. Abondamment et richement illustré – 48 planches : cartes, documents d'époque, photos, reproduction d'œuvres d'art, etc. – pourvu d'une reliure de qualité et d'une couverture rigide agréable, cet ouvrage a une très belle allure. Il est complété par un index général fort développé (35 pages) qui permet au lecteur de naviguer facilement à travers cet ensemble. Un volume remarquable qui servira d'exemple à tout groupe religieux désireux de mettre en valeur son histoire.

Gilles ROUTHIER

*Faculté de théologie et de sciences religieuses,
Université Laval.*

Denis GRAVEL, *Histoire de la FAÉCUM (1976-2006). Une fédération en marche*, Société de recherche historique Archiv-Histo, 2006, 185 p.

S'intéresser à l'évolution, aux luttes et aux revendications du mouvement étudiant québécois permet de revisiter quelques événements incontournables de l'histoire de notre société. Retracer les faits marquants de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM), l'une des plus importantes au Québec, est donc une initiative louable et instructive. Le trentième anniversaire de la FAÉCUM est l'occasion idéale pour s'intéresser à son histoire avec le recul nécessaire. Avec son ouvrage *Histoire de la FAÉCUM (1976-2006)*, l'historien Denis Gravel a sans contredit répondu aux attentes de ceux qui désirent se remémorer les événements qui ont marqué l'histoire de la FAÉCUM. S'appuyant largement sur le livre *Histoire de la FAÉCUM* paru en 1994 sous la plume d'Éric Bédard, l'auteur reprend à son compte les années 1976-1994 déjà documentées et nous renseigne sur les années ultérieures. En outre, des textes de nature éditoriale, rédigés par des membres de la Fédération, ponctuent le récit permettant de comprendre les sentiments de ceux qui ont été au cœur des événements. Enfin, une liste exhaustive des membres du bureau exécutif (1976-2006) ainsi qu'un rappel chronologique des événements couronnent le travail.

L'auteur reconstitue les épisodes ayant forgé l'âme de la Fédération au fil de trente années d'existence. Des premiers balbutiements de la FAÉCUM, héritière de la défunte Association générale des étudiants de l'Université de Montréal (AGEUM, 1921-1969), aux dernières grandes manifestations contre le dégel des droits de scolarité en 2005, en passant par la description des structures, le bar *Le Clandestin*, les journaux *Continuum* et *Quartier Libre*, les services aux étudiants, la radio CISM 89,3 FM, le Carnaval, et l'Entente Pepsi, pour ne nommer que ces exemples, l'ouvrage de Gravel rappelle les grands pans de l'évolution de l'institution. Du même souffle, le récit des grandes luttes de la FAÉCUM à l'échelle nationale évoque l'ancrage de l'association à la vie démocratique du Québec et permet de constater les impacts de son engagement social et politique sur la vie des étudiants et des Québécois. Il rappelle notamment les campagnes pour un